Traduire

Revue française de la traduction

231 | 2014
À table !

Gastro & Co.

Jean-François Allain

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/666>

DOI : 10.4000/traduire.666

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 80-83

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Jean-François Allain, « Gastro & Co. », *Traduire* [En ligne], 231 | 2014, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/666> ; DOI : 10.4000/traduire.666

Gastro & Co.

Jean-François Allain

Le mot « gastronomie »

Le tiens dans les mains (façon de parler, car la couverture tombe en lambeaux) un vieux dictionnaire bilingue anglais-français au titre assez alléchant : *A New French Dictionary containing Several Hundred Words not to be found in any of the Dictionaries hitherto published, etc.* Il date de MDCCXCIV, c'est-à-dire 1794 (si mes calculs sont bons) pour les lecteurs qui n'ont pas le courage de faire la conversion.

Le mot « gastronomie » n'y figure point. Dommage ! Il se serait trouvé entre Gaspilleur et Gâteau, et un peu en dessous d'un mot fort utile : Gasconner, traduit par *to steal dexterously*.

Le *New General English Dictionary peculiarly calculated for the use and improvement of such as are unacquainted with the Learned Languages*, daté de MDCLXXI et vendu au prix de six shillings, connaît les mots *Gastromancy* et *Gastrotomy*, mais pas *Gastronomy*.

Selon le *Trésor de la langue française*, il est vrai, le mot ne date que de 1800, et il apparaît en anglais à la même époque sous l'influence du français. Pour autant, le *Royal Dictionary English and French, French and English*, « containing All the Vocables in Common Use, with a Copious Section of Terms Obsolescent or Obsolete Connected with Polite Literature... », publié à Paris par Firmin Didot en 1846, ne connaît toujours que *Gastromancy*, *Gastrography* et *Gastrotomy*. En revanche, le *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* « tiré des meilleurs auteurs qui ont écrit dans ces deux langues », de A. Boyer *et al.* (Paris, Ledentu, 1829), connaît le mot *Gastromanie* [passion pour la bonne chère ; gourmandise, gloutonnerie] (traduit par *daintiness*, *a fondness for one's belly*) qui mériterait d'être remis au goût du jour : « c'est un fin gastro-mane ! ».

GA'STLINESS (S.) paleness, dismalness, frightfulness, terribleness, &c.
GA'STLY (Part.) terribly, frightfully, pale, dismal, like a ghost or spirit.
GA'STROMANCY or GASTROMANTIA (S.) a sort of divination practised by the ancients, by means of words seeming to come out of the belly, or by the pretended appearance of certain figures raised by magic in the bottom of a glass or other transparent vessel.
GASTRO'TOMY (S.) the operation of cutting open the belly, and which is sometimes called the *Cæsarean section*.
GATE (S.) the large, outward door or entrance in a court, palace, town, &c. and when considered as a part of a fortification, is made of very strong planks and iron bars, &c. intermixed to withstand the sudden

De la « gastronomie politique »

Le *Grand Larousse universel du XIX^e siècle*, en quinze volumes (1875), consacre plus d'une page à la gastronomie ; c'est beaucoup, mais c'est moins qu'à l'organisation du travail des chiffonniers à Paris (trois pages). Il y est beaucoup question de Brillat-Savarin, mais on y trouve aussi quelques réflexions qui ne manquent pas de saveur : « La gastronomie accroît les délices de l'amour et la confiance de l'amitié, qui désarme la haine, facilite les affaires, et nous offre, dans le court trajet de la vie, la seule jouissance qui, n'étant pas suivie de fatigue, nous délasse encore de toutes les autres. » Dont acte !

Un peu plus haut, on pouvait lire un développement sur la « gastronomie politique » qui, à défaut de valoir son pesant de moutarde, ne manque pas de sel.

Les repas sont devenus un moyen de gouvernement, et le sort des peuples s'est décidé dans un banquet. [...] il ne s'est jamais passé un grand événement qui n'ait été conçu, préparé et ordonné dans les festins. [...]

Bragier a finement raillé les gastronomes politiques dans une de ses chansons :

À table, sans nul embarras

On fait la paix, on fait la guerre ;

Maint politique s'y débat,

Et j'aime à voir ce personnage

Décider du sort de l'État

Entre la poire et le fromage

D'où cette question qui me tараude depuis longtemps : jadis, mangeait-on le fruit avant le fromage, ou l'ordre des plats, dans cette expression qui a fait florès, est-il uniquement dicté par les besoins de la rime ?

Illustrations de Nicolas Lefebvre – www.nikopoisson.tumblr.com – nikopoisson@gmail.com

Il y a gastro et gastro !

J'ai un ami ex-restaurateur qui dit volontiers d'un confrère : « il a un gastro », par quoi il faut entendre un restaurant gastronomique. Certes, le mot est entré dans la langue ; il est de bon ton à défaut d'être de bon goût, et rien ne vous empêche donc de « vous offrir un gastro pour la Saint-Valentin ». On appréciera évidemment la « nuance » en français avec « il a une gastro », l'un n'empêchant pas l'autre. Cet exemple montre en tout cas que le genre, en français, est ce que les linguistes appellent un « trait pertinent ».

Je dirais même plus, « un trait très pertinent ».

On connaît l'histoire de l'Anglais qui opte pour un unique genre en français, en arguant que, statistiquement, il a moins de chances de se tromper. Ce pourrait être une Anglaise, si vous voyez à qui je pense. Dans ce cas, pourquoi ne pas supprimer tous les articles, comme le fait un Polonais de mes connaissances. À ces pragmatistes (paresseux) de la langue, je conseil-lerai néanmoins d'apprendre les quelques cas en français où, graphiquement ou phonétique-ment, le genre « fait la différence ».

Les mots de la gastronomie

La gastronomie — on s'en rend compte en feuilletant les magazines qui lui sont consacrés — est grosse importatrice de mots étrangers, ce qui n'est pas — ou n'était pas — sans poser des problèmes dans l'élaboration des dictionnaires bilingues. Si un lecteur cherche le mot *scone* dans un dictionnaire anglais-français, c'est, en principe, parce qu'il ne comprend pas le mot. Il n'est donc guère avancé si on lui propose l'équivalence « scone », sous prétexte que le mot est entré dans le lexique français et figure dans certains dictionnaires monolingues. D'où l'habitude d'ajouter des gloses du genre « (petit pain au lait) ».

À la grande époque de la lexicographie, j'avais distingué quatre modes de traitement des réalités gastronomiques dans les dictionnaires bilingues⁽¹⁾.

1. La traduction pure et simple : *wine* = vin, *bread* = pain. Apparemment simple, car comment traduire ces mots et, surtout, les réalités culturelles qu'ils véhiculent dans des langues qui ignorent le blé et la vigne ? On connaît les réflexions du linguiste Eugène Nida sur la traduction de la Bible, dont Georges Mounin se fait l'écho dans *Les problèmes théoriques de la traduction*⁽²⁾. Les évangélistes de tout crin en savent quelque chose : au milieu du XVIII^e siècle, par exemple, le Franciscain Pedro Beltrán déplore que le terme *cucutil*, « corps, chair », utilisé pour

---

(1) Jean-François Allain, « "Accommoder" les écarts culturels : le modèle gastronomique », in *Les écarts culturels dans les dictionnaires bilingues*, sous la dir. de Thomas Szende, Paris, Honoré Champion, 2003.

(2) Georges Mounin, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

traduire en maya « le corps du Christ », désigne en réalité les organes sexuels et ne renvoie à l'ensemble du corps que par métonymie. « À quoi pensent les Indiens, se demande-t-il, quand ils vont communier ? »

2. L'emprunt pur et simple : *whisky* = whisky. Là encore, apparemment simple, car en 1827, le dictionnaire anglais-français de Chambaud et Descarrières (Paris, Belin-Mandar et Devaux) se contentait d'une glose : « Espèce de liqueur forte distillée de l'avoine et dont on fait un grand usage en Écosse et en Irlande. » En 1829, le dictionnaire de Boyer dit pour sa part : « sorte d'eau-de-vie de grain ; wiskey », se rapprochant du cas 3 ci-dessous.

3. L'emprunt suivi d'une glose, quand le mot figure dans des livres de gastronomie, des guides de voyage ou des romans mais n'est pas encore connu du grand public ni entré dans les dictionnaires monolingues. Ce sont des cas difficiles à trancher, car la langue peut évoluer très vite. « La panse de brebis farcie » de Jacques Bodouin a fait la célébrité du haggis, mais, dans le dictionnaire de 1846 cité *supra*, le « haggess » est « une sorte de boudin blanc ou noir ; boyau de porc rempli de son sang et de sa graisse ». Le mot n'apparaît dans le Grand Larousse encyclopédique que dans les années 1960.

4. En l'absence d'équivalence par traduction ou par emprunt, on peut se contenter d'un hyperonyme (« petit gâteau », « boisson alcoolisée ») ou d'une glose, en évitant toutefois les « espèce de... » et « sorte de... » d'antan, aujourd'hui bannis des définitions des dictionnaires (« j'ai mangé un plat à base de riz avec des espèces de crevettes, le tout arrosé d'une sorte d'eau de vie ! »).

Pour compléter le tableau, il convient d'ajouter les gloses culturelles pour certaines réalités gastronomiques historiquement ou socialement connotées. Il paraît difficile, par exemple, de ne pas expliquer en deux mots ce qu'est « une galette des rois », ni d'établir un lien entre le haggis et le *Burns supper*, dîner qui commémore chaque année Robert Burns, le grand poète national écossais⁽³⁾.

Mais tout cela, c'était à la grande époque de la lexicographie bilingue. Aujourd'hui, un simple clic nous donne les explications, les adresses, la recette et la photo. *So why bother ?*

jfa.allain@orange.fr

(3) Le haggis y est apporté en grande pompe, précédé d'une cornemuse ; le dîner est l'occasion de porter des toasts (à base de whisky !) au haggis, au poète lui-même et aux femmes, dont il était grand admirateur.